

Le Centre Pompidou consacre une exposition, intitulée « M'as-tu vue », à cette artiste conceptuelle. Depuis vingt-cinq ans, son œuvre exhibe sa vie privée et s'immisce dans celle des autres, dans un mélange d'images et de textes. Elle commente pour « Le Monde » trois de ses installations

# Le cache-cache de Sophie Calle

LA VIE n'est pas un roman. Alors pourquoi ne pas la changer ? Peur de s'ennuyer dans la logique quotidienne des relations sociales, envie de l'inconnu et son frisson... Sophie Calle a beaucoup brouillé à travers le monde et multiplié les expériences hors les normes de la bourgeoisie, même cultivée, dont elle issue. Cette aventurière-née, qui, à 6 ans, se déshabillait dans l'ascenseur avant d'entrer nue dans son appartement, peut raconter quantité d'autres faits et gestes (vols dans les magasins, strip-teases) accomplis avant de devenir l'artiste reconnue internationalement qui met en scène sa vie délibérément mouvementée.

Depuis vingt-cinq ans, elle fait œuvre de rencontres, de hasards provoqués et d'histoires personnelles, les siennes et celles des autres. Elle les présente sous une forme hybride tenant du polar et du roman-photo, avec enquêtes, filatures, ruptures sentimentales et même disparitions.

Sophie Calle a par exemple entrepris en 1980 de suivre un inconnu à travers Venise et demandé en 1983 à des personnes mentionnées dans un carnet d'adresses trouvé dans la rue de lui parler de son propriétaire. Elle a aussi traversé l'Amérique, en 1992, avec un compagnon dont elle se séparait, munis l'un et l'autre d'une caméra vidéo à laquelle ils racontaient leurs pensées secrètes. Lors de la première Nuit blanche, à Paris, en 2002, elle s'était installée en haut de la tour Eiffel, dans un grand lit, en demandant aux visiteurs de lui raconter en moins de cinq minutes une histoire pour qu'elle ne s'endorme pas.

L'artiste orchestre ses aventures

en associant images et textes, en bonne héritière d'artistes conceptuels hostiles au formalisme et à la dépersonnalisation de l'art, tels Christian Boltanski et plus encore Jean Le Gac, chez qui le penchant pour l'écrit est évident. Chez elle aussi, où la photographie ne compte pas toujours beaucoup dans l'exposé des bribes de vie avec lesquelles elle compose son travail aux murs des musées et des galeries.

## JEUX DANGEREUX

Sophie Calle donne dans l'auto-biographie. Il n'empêche qu'elle étale moins sa propre vie qu'elle ne s'immisce dans celle des autres, parle moins d'elle qu'elle ne fait parler les autres : ceux qu'elle suit, piste, débusque, surprend et prend au piège de jeux parfois dangereux, dont elle fixe les règles et la socio-poésie.

Un m'as-tu-vu est quelqu'un qui, non sans vulgarité, cherche à se faire voir. C'est le titre ambigu de l'exposition que propose le Centre Pompidou. Celle-ci est annoncée par un poster austère, qui sert aussi de couverture au livre-catalogue très réussi qui l'accompagne. On y voit Sophie Calle faire face, tout en se cachant la moitié du visage d'une main.

Cette partition en dit long sur les jeux du je auxquels l'artiste se livre, sur ce qu'elle donne à voir et à ne pas voir d'elle-même, sur ses parties de cache-cache avec les autres, ses contradictions, sa mobilité, sa capacité à se travestir presque autant que Cindy Sherman et à être presque aussi authentique qu'Annette Messager « Collectionneuse ». Une et multiple, elle est difficile à cerner parce qu'elle use des

armes de la séduction avant de s'éclipser.

Elle a changé un peu depuis l'exposition du Centre national de la photographie, en 1998, où elle s'exhibait plus qu'aujourd'hui, peut-être parce qu'il lui fallait rebondir sur l'image du personnage de Maria, qu'elle avait inspiré à Paul Auster dans son roman *Léviathan*. Comme alors, l'artiste mêle des pièces anciennes et récentes au Centre Pompidou.

Surtout, elle ordonne des images et des travaux entrepris il y a des années. Mais, cette fois, elle s'efface derrière l'image du lit, auquel elle donne une place (faussement) centrale dans l'imagerie développée. Il reste vierge de tout libertinage et de toute intimité. Il est présent, offert et ouvert, alors que l'artiste n'est pas là, pour servir quelque analyse du boudoir, du sexe, des profondeurs de la psyché. On peut le mesurer dans *Douleur exquise*, comme avec les *Dormeurs*.

En 1979, ces *Dormeurs* étaient une des toutes premières actions par lesquelles Sophie Calle défiait des amis et des inconnus. Elle les invitait à se succéder dans son lit, seulement pour y dormir, pendant huit heures, et les photographiait dans leur sommeil toutes les heures. Des gens comme Roland Topor ou Fabrice Luchini ont pu se prêter à ce jeu absurde, relevant le défi du « pourquoi pas ? », puisqu'il n'y avait pas de réponse claire au « pour quoi faire ? » de cette prise en main de l'intimité de l'autre : 176 photos en noir et blanc, pas très bonnes, en sont la trace.

## UN AMOUR MALHEUREUX

*Douleur exquise* est une œuvre majeure de 2003. Son sujet est la guérison d'une histoire d'amour malheureuse vécue par l'artiste en 1984, et qu'elle n'avait pas encore mise en scène. Elle se présente en trois volets. D'abord, un « avant la douleur », sous forme de compte à rebours heureux en 92 images, marquées par la découverte du Japon, des photos de voyages entrecoupées de diverses images accumulées. Ensuite, le passage obligé (un peu inutile) de la chambre reconstituée. Enfin, le temps du récit de la trahison et du travail de deuil, un récit qui évolue sur trois mois.

Il commence toujours de la même manière : « Il y a un jour [puis deux, puis trois...] l'homme que j'aime m'a quittée. C'était le 25 janvier 1985, il était 2 heures du matin... » Peu à peu, les détails sont évacués, jusqu'à la contraction extrême du récit, pour finir sur ce constat que « l'histoire ne mérite pas d'être rabâchée interminablement » et dire enfin : « Il y a 98 jours, l'homme que j'aime m'a quittée. Le 25 janvier 1985, chambre 261. Hôtel Imperial. New Delhi. Suffit. »

La même photographie du lit défait et du téléphone rouge sur les draps illustre ces variations méthodiquement présentées en alternance avec des récits autrement plus dramatiques de morts, de suicides, de maladies, à l'origine de la perte de l'autre. Ils sont la réponse d'interlocuteurs à la question « Quand avez-vous le plus souffert ? », posée par l'artiste à son retour de voyage. Cette histoire d'amour fait aussi l'objet d'un petit livre à Actes Sud. C'est un bel exercice littéraire. Et une leçon.

Geneviève Breerette

« M'as-tu vue », Musée national d'art moderne, Centre Pompidou, Galerie 2, niveau 6. Tél. : 01-44-78-14-63. 6,50 €. Jusqu'au 15 mars 2004. Catalogue. Essais de Christine Macel, commissaire de l'exposition, et de Yves-Alain Bois. 444 p., 500 ill. Coédition Centre Pompidou et éditions Xavier Barral, 49,90 €. Et aussi : *Douleur exquise*, de Sophie Calle, éd. Actes Sud, 264 p., 28 €. « Dommages collatéraux », galerie Emmanuel Perrotin, 7, rue Louise-Weiss, Paris-13<sup>e</sup>. Tél. : 01-42-16-79-79.



**UNLIMITED** « Une banque américaine me montre, en 1988, des images filmées par des caméras de surveillance. Des personnes retirent des billets aux distributeurs automatiques. Une femme se fait agresser — je sens que la caméra est là pour l'argent, pas pour les gens. Je vole trois disquettes contenant des milliers de visages. Je volais quand j'étais petite fille, et plus tard dans les chambres d'hôtel, mais c'était de l'ordre de l'émotion et de l'excitation. Je suis bouleversée par l'expression des gens, la tristesse des regards — comme dans un confessionnal — face à leur argent. Je sais que ces images sont pour moi. Mais qu'en faire ? Comment y apporter du texte et de l'action ?

J'ai regardé ces portraits pendant quinze ans sans trouver de réponse. Je ne devais pas les abîmer. Ces images brutes ne me ressemblent pas, elles sont trop fortes, muettes, trop belles pour moi sans doute, alors que j'aime les images banales. Je les ai laissées seules au

mur, sans texte (*notre photo*). L'argent, j'en ai. Dans mon travail, je n'arrive à parler que du manque. Je sais m'approprier la douleur personnelle, pas la douleur commune. J'ai également mis quinze ans à réaliser *Douleur exquise*, une œuvre née d'une séparation avec un homme. La raison est tout autre. Je ne voulais pas y toucher de peur de replonger. Je savais aussi que, en panne d'idées, j'avais la douleur, dans un coin. C'est confortable. Et puis, contrairement à la banque, je connais la souffrance des sentiments. Je préfère avoir souffert en sachant que cela débouche sur une exposition plutôt que de ne rien ressentir et ne rien obtenir. C'est un bon rapport souffrance-utilisation. Est-ce que je rentabilise mes sentiments ? Je les détourne à mon avantage. Je retombe sur mes pattes. Je possède un chat. J'en suis dingue. Il s'appelle Souris. »

Propos recueillis par Michel Guerrin



**L'OMBRE DE BÉNÉDICTE** « Comment vient une idée ? Souvent, elle me tombe dessus. Je lis dans *Le Monde* une enquête d'Eric Fottorino intitulée « Une jeune femme disparaît ». Elle s'appelle Bénédicte Vincens, est gardienne au Centre Pompidou. On a retrouvé son appartement brûlé. Nul ne sait ce qu'elle est devenue. Dans l'article, je lis qu'elle prend des photos et qu'elle admire mon travail. Des proches découpent l'article, me l'envoient. Un détective privé chargé de retrouver Bénédicte me contacte, la police me demande si j'ai de ses nouvelles, des journalistes m'appellent... Je ne sais rien d'elle. Mais cette jeune fille est entrée dans ma vie.

C'est encore une histoire de disparition, d'absence, de traces, de manque, comme il y en a tant dans mon travail. Mais là, c'est la vie vraie et tragique. Je rencontre les amis de Bénédicte, mais je ne pense pas en faire une œuvre. Un jour, alors que je suis suivie par un détective privé à la

demande de mon galeriste, Emmanuel Perrotin, je me rends par hasard devant l'appartement de la disparue et j'entends une dame qui prononce ce nom : « Bénédicte ». Je lui demande si elle la connaît. Elle me répond qu'elle est sa mère. On tombe dans les bras l'une de l'autre ; elle sait que sa fille parlait de moi. Elle m'invite à visiter l'appartement. Je songe alors à un moyen de faire vivre Bénédicte. Je vois le risque de faire une œuvre trop imprégnée de pathos. Mais je crois savoir y échapper par les mots que je choisis. Je mêle ses photos brûlées que l'on a retrouvées dans les débris à mes propres photos de l'appartement (*notre photo*). L'ensemble est installé dans l'espace du Centre Pompidou où elle gardait les œuvres de l'exposition « Le temps, vite ». Sa mère est venue au vernissage. »

Propos recueillis par M. G.



**LES AVEUGLES** « J'ai le souvenir étrange de traverser la rue et d'entendre deux aveugles discuter : « Il est beau, ce film. » Puis un autre aveugle me dit : « J'ai vu tout rouge, ce matin. » Je suis, à l'époque, accusée d'intrusion dans la vie privée des gens, de mettre leur vie en jeu et pas la mienne. Je cherche ici une façon de me cacher tout en laissant s'exprimer des personnes sur un manque imaginé. J'associe un portrait de l'aveugle, des phrases sur leur idée du beau, une représentation de ce beau — la mer, le vert, Rodin (*notre photo*). Au début de mon œuvre, je ne me dis pas : « Je vais marier textes et images. » Je ne sais pas quoi faire de mes jours. Je veux entrer dans la vie des gens, les suivre, jouer, les prendre en photo, noter ce que je vois. Quand je demande à des individus de dormir dans mon lit, je leur fais raconter leurs histoires nocturnes. Les textes sont associés aux images pour énoncer la règle du jeu, commenter une performance.

Je suis l'auteur des portraits des aveugles. Je le suis quand il y a nécessité absolue, une obligation psychologique, quand je suis dans l'histoire. Sinon, les photos me sont données, je les trouve. Jean-Baptiste Mondino accepte d'être photographe à ma place quand c'est trop compliqué pour moi. Souvent, la prise de vue n'a pas d'importance. Ce ne sont pas de belles photos. C'est au texte de les relever. Les textes prennent de plus en plus d'importance. Ils étaient des rapports d'enquête. Ils sont devenus des histoires biographiques que je soigne. Les mots des aveugles sont le résultat de longs entretiens. A force d'emboîter des mots et des images autour de récits, je crée des moments forts de ma vie. »